

cher à Paris, à Londres ou à Dublin, où les coups de soleil se fondent dans les orages.

On résolut de se placer souvent sur le chemin de Violette pour mieux voir cette héroïne d'une grande passion.

On lui ouvrirait son cœur sur toute la ligne : les femmes ne sont implacables qu'aux pécheresses qui n'ont pas aimé.

Le « doux mal d'aimer » des autres console de n'aimer pas ou de n'aimer plus.

## II

*La vision en gondole*

La première fois que Violette et madame de Campagnac descendirent dans une gondole, elles eurent toutes les deux une vision singulière. Une gondole les dépassa, vrai cygne noir qui rasait l'eau rapide comme le vent.

Dans cette gondole il y avait un homme et une femme.

Deux amoureux. L'homme était brun, la femme était blonde.

— N'avez-vous pas vu? demanda Violette à son amie en penchant la tête vers la gondole qui fuyait à toutes rames.



— Oui, dit madame de Campagnac, la vraie figure de Parisis, n'est-ce pas ?

Violette avait porté la main à son cœur.

— Et pourtant, dit-elle, Parisis ne ressemblait pas à tout le monde. C'est la première fois que je vois la même figure, le même profil, les mêmes yeux.

— Oui, j'ai failli crier son nom, tant j'ai été saisie moi-même.

— Mais cet homme est plus pâle.

— D'ailleurs, il porte toute sa barbe et Parisis ne portait plus que des moustaches en sa dernière année.

Madame de Campagnac sourit mélancoliquement :

— Ces moustaches irrésistibles qu'il tordait avec fureur devant la vertu.

— Avez-vous remarqué la femme qui était avec cet homme ?

— Oui, une femme blanche. Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Nous les retrouverons sans doute.

— Oh oui ! A Venise on se retrouve toujours.

La gondole que regardaient les deux amies

était déjà loin dans le canal Orfano. L'homme et la femme sortirent de l'intérieur comme pour mieux admirer les teintes chaudes du soleil couchant sur les églises et les palais de Venise.

— Ce sont des amoureux, dit Violette. Le croiriez-vous ? Je suis jalouse.

— Et moi aussi, dit madame de Campagnac.

Le lendemain, on ne rencontra pas le monsieur ni la dame, ni le surlendemain, ni les jours suivants.

— C'est étrange, dit Violette, cette rencontre m'est restée dans l'esprit et m'empêche de voir Venise.



III

*Violette et Bérangère*

Violette était bien plus malheureuse que madame de Campagnac, puisqu'elle ne pouvait ouvrir son cœur.

— Ah ! disait-elle, si j'avais une amie !

Mademoiselle de Saint-Réal, toute folle qu'elle fût, lui avait été douce dans plus d'une rencontre. Bérangère l'avait surprise un soir tout en larmes ; elle avait eu beau vouloir cacher sa pensée, la jeune fille avait vu son âme.

Voilà pourquoi Violette lui écrivit de Venise cette lettre qui était un cri du cœur :

*Mon amie,*

*N'êtes-vous pas la seule aujourd'hui !  
Comme vous me manquez à Venise, comme  
je voudrais sentir votre main sur mon cœur !*

*On vous a conté la mort de la duchesse  
de Montefalcone et du duc de Santa-Cruz.  
J'ai cru que j'en deviendrais folle ! Quand je  
pense qu'il voulait la sauver, et que c'est moi,  
moi qui voulais mourir depuis si longtemps,  
qu'il a retirée du lac.*

*Vous savez mal ma vie. La voici en quel-  
ques mots :*

*Fille naturelle, abandonnée par ma mère,  
Dieu me consolait dans le travail. Vous  
savez que je faisais des fleurs quand mon  
cousin Octave de Parisi, — nous ne savions  
pas que nous étions de la même famille, —  
passa sur mon chemin. Vous savez que don  
Juan de Parisi était irrésistible ; je lui ai ré-  
sisté longtemps, mais je l'aimais trop pour  
résister toujours. Je ne savais pas que je pre-  
nais un amant qui était à toutes les femmes.  
Vous dirai-je toutes mes jalousies et toutes  
mes angoisses ! J'ai voulu me venger en me*



*couvrant d'opprobre, pour qu'il en rougît lui-même : je n'ai blessé que mon cœur. Il se moquait de tout. Quand on a su qui j'étais, quand un procès trop célèbre m'a révélé que j'étais une Parisis, Octave m'eût épousée peut-être si je n'eusse joué le rôle de fille perdue. Et, d'ailleurs, il aimait une autre de ses cousines, Geneviève de la Chastaigneraye. Je me suis enfuie, je lui ai envoyé mon extrait mortuaire pour qu'il l'épousât sans regret. Je croyais que leur bonheur me consoleraît et paierait mon sacrifice. Mais vous connaissez l'horrible drame d'Ems ; Octave avait séduit madame de Fontaneilles, une amie de Geneviève ; le mari, croyant frapper sa femme adultère, frappa dans son aveuglement la femme du duc de Parisis. Dans le duel qui suivit, M. de Fontaneilles tua Octave. J'étais sous l'habit de la sœur de charité quand je vis venir les deux cercueils au château de Parisis. Je voulais mourir, Dieu me condamna à vivre. J'ai vécu des siècles en un an dans le souvenir de ce fatal amour. Triste de toutes les tristesses, me voilà à Venise, ayant traversé une autre catas-*

*trophe, croyant que tout allait s'apaiser en moi, quand hier, sur le canal de la Yudecca, j'ai vu le duc de Parisis, celui-là même qui est enterré dans la chapelle de son château. Vous ne sauriez croire, mon amie, comme cette apparition m'a remuée profondément ! C'était bien lui ! Et pourtant ce n'était pas lui ! Vous savez comme je suis romanesque : ce Parisis de contrebande, si je le retrouvais, je crois que j'irais à lui et que je lui dirais : Je t'aime !*

*Autrefois on faisait des prières pour exorciser le démon. Si vous n'étiez pas une belle païenne, je vous dirais de prier pour moi pour exorciser mon amour.*

*Pourquoi ne venez-vous pas à Venise ? C'est là que vous verriez du marbre ! Trois ou quatre mille statues dans les églises et sur les églises. Mais vous aimez le marbre et vous n'êtes pas de marbre. Vous n'êtes pas comme moi une rêveuse ; vous vivez de la vie réelle et vous avez raison. Je suis décidément une femme d'un autre monde. J'avais voulu faire comme tout le monde en m'efforçant d'aimer Santa Cruz, mais ce n'était qu'une*



illusion, Santa-Cruz n'était que le masque d'Octave. Je faisais comme ces petites filles qui ne prennent une nouvelle poupée que pour lui mettre les robes de l'ancienne.

Je vous embrasse sur vos beaux cils.

VIOLETTE.

P.-S. — Écrivez-moi s'il vous reste de l'encre.

Mademoiselle de Saint-Réal répondit par ces quelques mots :

Oui, je vous écrirai, ma belle Violette, pour vous dire que vous êtes folle de prendre l'amour au sérieux. Le prince Rio était là quand j'ai lu votre lettre. Il est curieux, il lisait par-dessus mon épaule : « Je reconnais bien là Violette, » a-t-il dit. Je lui ai demandé s'il voulait venir à Venise avec moi. Il m'a dit : « Si c'était pour consoler Violette, oui. » Voyez comme je suis une bonne bête, je veux bien qu'il vous console, mais à la condition qu'il ne faudra vous consoler qu'une fois. Revenez bien vite à Paris, on ne va pas à Venise à cette heure. Dites bien des choses de ma part aux pigeons de la place Saint-Marc.

Est-ce que Monjoyeux n'est pas de votre côté? On ne l'a pas revu à Paris. Vous savez mieux que moi les nouvelles de Paris par les journaux. Les scandales de la Messaline blonde ont-ils eu de l'écho jusqu'à Venise? Il s'en débite tant sur elle, tant et tant, que c'est le roman de tous les jours. Ah! si j'étais homme, comme j'aimerais cette femme! De la figure, de l'esprit et le diable au corps!

BÉRANGÈRE.

P. S. — A propos, j'oubliais que j'ai presque une bonne nouvelle à vous donner :

Antonia n'est pas morte. On l'a vue à Saint-Lazare!

Dès qu'on m'a dit cela, j'ai couru chez Piétri, qui a donné l'ordre de me conduire parmi toutes ces pauvres créatures; mais je n'ai pas trouvé Antonia et je n'ai pas pu retrouver ses traces.

Si Monjoyeux est encore à Venise dites-lui que je l'aime bien et que je sculpte mal depuis qu'il n'est plus là. Et pourtant je fais le buste de la Messaline blonde!



IV

*Les morts retrouvés*

Monjoyeux avait fini par retrouver la duchesse de Montefalcone et le duc de Santa-Cruz, que le lac avait ramenés non loin de la villa des Marbres, devant une maison abandonnée. Le cachemire de Bianca s'était attaché, on ne sait comment, à l'habit de Santa-Cruz, ce qui indiquait qu'il l'avait retrouvée et qu'il avait voulu mourir avec elle, car sans doute elle avait lutté pour ne pas être sauvée.

Ce fut une nouvelle douleur pour Monjoyeux. Était-il possible que ces deux amants que le lac avait pris si beaux, si jeunes, si

vaillants, revinssent ainsi dans les hideurs de la mort!

Il avait espéré qu'en voyant la duchesse, il retrouverait encore son image pour la mieux sculpter sur son tombeau ; mais les angoisses du dernier moment, mais les flots jaloux avaient défiguré la plus adorable des créatures.

Monjoyeux, après s'être agenouillé, souleva la main de Bianca et se hâta de voiler les deux visages comme s'il obéissait à la pensée dernière de celle qui avait voulu se cacher dans la mort pour ne pas montrer la femme adultère.

Le duc de Montefalcone reprit le corps de sa femme pour l'emporter à Milan, dans le caveau de la chapelle de l'église San Lorenzo.

Monjoyeux aurait bien voulu que le tombeau ne séparât pas Santa-Cruz de Bianca. Selon lui, il fallait les enterrer tous les deux dans le jardin de la villa des Marbres ou dans l'église voisine ; mais il n'était pas le maître. Il se résigna à coucher son ami dans un cercueil et à l'envoyer au marquis de La Chanterie, en lui écrivant :



« Chargez-vous, au Père-Lachaise, de la concession à perpétuité, moi je me charge du marbre. »

Quand tout fut fini, le sculpteur partit pour Florence et pour Pise, voulant étudier quelques beaux mausolées du moyen âge ou de la Renaissance, pour que le tombeau de la duchesse fût digne d'elle et de lui. Quoiqu'il eût dit quelques rudes vérités au duc de Montefalcone, il avait fini par s'entendre avec lui pour la figure de Bianca. Le duc lui avait même demandé un buste de sa femme, en disant qu'il l'avait toujours aimée. M. de Montefalcone n'admettait pas, d'ailleurs, que la duchesse fût coupable ; si elle s'était jetée à l'eau, c'était pour échapper à Santa-Cruz. Monjoyeux avait ses idées toutes faites, il laissa divaguer le duc.

Il se passa donc tout un mois avant que Monjoyeux n'allât à Venise, où Violette l'attendait avec impatience.

Ce fut une vraie joie pour elle de le revoir. Il avait été le meilleur ami du duc de Paris, il sembla à cette inconsolée qu'elle retrouvait

dans le sculpteur je ne sais quel vif souvenir d'Octave lui-même. Elle l'embrassa comme un frère, elle lui dit que désormais elle espérait bien le voir souvent, sinon tous les jours. Il lui promit d'aller passer avec elle l'été prochain au château de Pernand ou au château de Parisis.

Madame de Campagnac fit vingt fois raconter à Monjoyeux comment il avait retrouvé Santa-Cruz et Bianca. Elle aurait voulu les embrasser une dernière fois, mais Monjoyeux l'arrêta dans ce regret.

— Chère madame, lui dit-il, moi aussi j'ai voulu les embrasser ; mais je vous jure qu'en les voyant, mes lèvres se sont fermées. Si vous voulez être belle dans la mort, ne vous noyez pas, c'est l'horreur des horreurs !

— Mon pauvre Monjoyeux, dit Violette, c'est la seconde fois que vous assistez à la fin du drame.

Elle voulait que Monjoyeux lui reparlât de Parisis et de Geneviève.

— Oui, lui répondit-il, mais Octave et sa femme étaient beaux dans la mort comme dans la vie.



— Les avez-vous bien vus ?

— Comme je vous vois.

— Vous savez, dit Violette, on ne croit à la mort de ceux qu'on aime que quand on les a mis soi-même dans le cercueil. Ainsi, ces jours derniers, nous avons cru voir réapparaître le duc de Parisis dans une gondole qui passait près de nous.

— Parisis a trois ou quatre sosies comme en avait M. de Morny; mais quand on regarde bien, on ne salue pas.

Violette demanda à Monjoyeux s'il avait reçu des nouvelles de mademoiselle de Saint-Réal. Il lui dit que non. Elle lui montra alors la lettre de Béragère où il y avait un mot pour lui.

— Vous savez mon idée, Monjoyeux ?

Le sculpteur regarda Violette.

— Mon idée, c'est que vous épouserez un jour mademoiselle de Saint-Réal.

— Après tout, dit Monjoyeux enriant, je suis un homme à marier.

## V

*Les métamorphoses de l'amour*

Monjoyeux ne demeura qu'un jour à Venise. Il fut rappelé à Milan par une dépêche du duc de Montefalcone.

Si on veut vivre de sa douleur, si on fuit Paris un jour de deuil pour se fuir soi-même ou plutôt pour vivre de sa douleur, c'est à Venise et à Rome qu'il faut aller. Si on veut oublier et s'oublier, c'est à Monaco et à Naples.

Rome et Venise c'est le *Campo Santo* où l'on évoque les souvenirs parmi les ombres errantes sur la trame sombre où apparaissent les ombres du passé. Naples et Monaco c'est